

Introduction

C'était insoutenable. L'homme était allongé au sol. Sa tête était auréolée d'une mare de sang dans laquelle ses cheveux blonds, plutôt longs, baignaient. Ses yeux clairs fixaient le ciel pour laisser passer un regard totalement vide dans un visage juvénile : il pouvait avoir une vingtaine d'années, l'âge de tous les espoirs. Entourant son coude, on pouvait voir un casque noir pitoyablement accroché qui conférait à la scène une impression surréaliste. Un scooter gisait sur l'asphalte à peu de distance du corps, au milieu des badauds qui regardaient, et, juste derrière, on pouvait apercevoir une voiture arrêtée, le coffre enfoncé. Les deux pompiers qui s'étaient agenouillés de chaque côté de la victime, avec leurs masques à oxygène sur leurs bouteilles portatives rouges, se relevèrent, leurs bras ballants exprimant leur impuissance. Le plus âgé, qui ne devait guère avoir un âge plus avancé que l'accidenté, se ravisa. Il s'agenouilla à nouveau pour refermer les paupières sur le regard mort : c'était fini.

Une jeune femme sanglotait, debout et en état de choc. On pouvait comprendre qu'elle répétait sans cesse la même litanie. Ce n'était pas de sa faute... La voiture de devant s'était arrêtée brutalement, elle avait dû faire de même... Le scooter allait trop vite et collait trop... Le choc avait été violent et le conducteur de l'engin avait été projeté sur la bordure du trottoir. Elle n'avait rien pu faire...

Henri s'éloigna du groupe qui s'était refermé, sa baguette de pain à la main, et remonta l'avenue en direction de son appartement.

Une voiture de police arrivait sur les lieux pour les constats d'usage. « Ils » avaient bien fait de ne pas se presser pour cette fois !

*

Henri ne pouvait extirper de sa mémoire la scène qu'il venait de voir : elle y restait imprimée en couleurs, comme une photocopie sur une page vierge.

Il décida d'entrer dans le premier bar qu'il rencontrerait pour y boire un remontant et parler.

Aujourd'hui aurait pourtant dû être un beau jour : c'était lundi, jour d'ouverture de la semaine et de toutes les espérances, et son anniversaire.

Il y avait soixante-dix ans déjà qu'il avait vu le jour dans cette banlieue du Sud parisien, et il pensait qu'un tel changement de dizaine devait se fêter dignement, bien qu'il fût seul.

Machinalement, il poussa la porte du *Bar de l'Avenue* pour y quérir un peu de chaleur humaine et une température plus adaptée aux besoins de son corps, en état d'hébétude.

Il était presque 8 heures à l'aube de cette journée de début décembre, et le jour commençait tout juste à poindre.

La pièce dans laquelle il pénétra était sombre, sauf au-dessus du comptoir que l'on pouvait percevoir derrière l'important rideau de fumée produit par la nombreuse clientèle d'ouvriers et d'employés se gorgeant de l'indispensable café du matin avant de se rendre à leur travail.

Henri s'approcha sans crainte en jouant des coudes : il les connaissait tous par leur prénom, depuis le temps...

Derrière le bar trônait Marcel, un mastodonte moustachu mesurant au moins 1,90 mètre et pesant 120 kilos selon les estimations de tous : il menait son monde à la cravache, mais sa truculence, son rire et sa voix de stentor

constituaient un réconfort inégalable que tous recherchaient avant l'épreuve de la journée.

Dès qu'il aperçut Henri, il tonitrua :

— Alors mon grand, qu'est-ce que je te sers aujourd'hui ? Ça n'a pas l'air d'aller.

Henri l'informa en quelques mots et réclama un « café-calva ». Il y avait une éternité qu'il n'avait bu un truc aussi fort le matin, mais là, ça s'imposait.

Il but son breuvage en silence et, très vite, ressentit la brûlure dans son estomac, puis la montée de la bouffée de chaleur et le tintement si particulier de cloches dans le cerveau, pendant que son corps noué se détendait.

Revigoré, il paya, puis chercha des yeux un des exemplaires du journal du matin qui traînaient habituellement sur le zinc. Après en avoir trouvé un, dont il s'empara prestement, il quitta le comptoir pour laisser sa place à d'autres qui attendaient et s'assit, seul, à une table éloignée du groupe bruyant.

Il alluma une cigarette, machinalement. Eh oui, ça faisait de très nombreuses années qu'il se promettait de se débarrasser de cette détestable habitude, sans y parvenir. Bien sûr, il y avait cette toux des fumeurs, et puis cette gêne respiratoire qui augmentait au fil du temps, sans parler de l'essoufflement qui se manifestait de plus en plus tôt lorsqu'il faisait un exercice un peu soutenu, comme monter ses étages, par exemple. Mais rien n'y faisait. Et ce d'autant moins que, depuis le décès de son épouse, survenu dix ans plus tôt après une maladie qui l'avait laissée exsangue, il n'attachait plus beaucoup d'importance à la durée ou à la qualité de sa vie. Ici, il était en bonne compagnie !

Puis, sortant ses lunettes de presbyte, il entreprit sa lecture en examinant tout d'abord la première page.

Son regard fut immédiatement attiré par un large titre qui barrait la une : « Harmonisation judiciaire : les 25 se

mettent d'accord pour ne plus emprisonner les personnes âgées ! »

« Ah bon ? On ne va plus maintenir en prison des vieillards ? » interpréta-t-il immédiatement en pensant à l'affaire Papon.

Mais, en poursuivant sa lecture, il se rendit vite compte que c'était d'autre chose qu'il s'agissait : dorénavant, et dans l'esprit d'aligner les législations européennes sur les plus favorables, il ne serait plus possible d'emprisonner – sauf crimes graves soigneusement répertoriés – des justiciables âgés.

De plus de soixante-dix ans !

Il relut soigneusement le texte pour confirmer sa première perception.

Quoi ? À l'époque où la médecine était capable de retarder le vieillissement des êtres au point que beaucoup de septuagénaires pouvaient encore courir le marathon, la loi envisageait de les rendre socialement quasi irresponsables ?

Il fallait qu'il confirme cette information, qui le choquait a priori, par un canal plus sûr. Un journal du soir reconnu pour le sérieux de ses sources ou le *Journal officiel des Communautés européennes*, par exemple. Cela serait facile avec Internet, dont il était devenu un fervent adepte, ce qui lui permettait de résoudre, de manière artificielle certes, les problèmes posés par sa solitude. Il replia le journal, qu'il abandonna sur la table, et se leva pour rentrer chez lui.

Dehors, la luminosité avait augmenté en même temps que l'angle de la course du soleil sur l'horizon. Mais l'astre lumineux restait malheureusement masqué par les épais nuages qui planaient au-dessus de la banlieue et un fin crachin d'hiver tombait sur les passants, conférant aux silhouettes un contour mal défini aux couleurs assombries.

Henri resserra sur lui sa parka, remontant haut sa fermeture Éclair, et revêtit sa capuche.

Lentement, pour profiter de l'effet de la douchette froide sur son visage, avec l'espoir de retrouver un peu de calme intérieur, il remonta l'avenue du Général-de-Gaulle jusqu'à son domicile.

Il habitait un immeuble ancien de Bourg-la-Reine dont les loyers étaient régis par la loi de 1948, ce qui l'arrangeait bien, mais dont l'équipement collectif était sommaire puisqu'il n'offrait pas les services d'un ascenseur. Fort heureusement, l'appartement occupé par notre tout nouveau septuagénaire était situé au deuxième étage et notre homme en gravit les escaliers sans problème.

Après le traumatisme lié à l'accident et l'effervescence matinale du café, il retrouva avec plaisir son environnement paisible et se laissa tomber sur le canapé de son salon pour récupérer du remue-méninges et... du café-calva.

Mais, comme toujours, à chaque fois que son corps n'était plus mobilisé, sa pensée se réveilla.

Soixante-dix années s'étaient écoulées. Et qu'avait-il fait de sa vie ?

À vrai dire, pas grand-chose. Pourtant ce pas grand-chose lui avait assez bien convenu jusqu'ici, programmé qu'il avait été pour se satisfaire de l'existence qui lui avait été préparée. « Où la chèvre est attachée, il faut qu'elle broute », n'avait cessé de lui répéter sa mère, paraphrasant Molière, avant de l'abandonner à sa vie pour aller rejoindre ses dévotions ultimes et la fin de ses jours.

Alors, il avait suivi les rails : des études sans problèmes qui l'avaient d'abord amené à son baccalauréat, obtenu à dix-huit ans, puis à un doctorat en économie.

Ensuite, l'entrée dans un grand groupe industriel consacrant son activité à la distribution de l'eau, noble mission. Enfin, une carrière sans histoire et sans éclat qui l'avait conduit à un échelon de cadre supérieur, finalement plus tranquille, à l'usage, que la fréquentation des sommets. « Plus le singe monte haut et plus il montre son derrière »,

se remémora-t-il en évoquant Alexandre Vialatte et un proverbe bantou de son invention.

Le foot avec les copains le week-end, sur le terrain au début, puis devant la télé ensuite.

Une copine d'enfance, également du quartier, épousée sur le tard et qui lui donna un unique enfant : sa fille, Caroline. Cette dernière était mariée maintenant. Et, bien qu'elle habitât à quelques kilomètres, elle ne venait quasiment plus voir son père depuis le décès de sa mère, presque dix ans déjà, préférant le téléphone pour donner des nouvelles de son propre fils, unique aussi. Ah, celui-là ! Il avait six ans à présent, et Henri adorait que sa mère le lui confie car une connivence incroyable s'était instaurée entre eux depuis le début, et le grand-père traînait son petit-fils partout avec lui, faisant montre à son égard d'une patience dont il se serait cru incapable.

Par une curieuse rupture de la pensée dont son cerveau avait le secret, Henri vit ses réflexions ramenées vers l'article du journal qu'il avait compulsé au café.

Qu'est-ce que c'était que cette histoire ? Il fallait qu'il en ait le cœur net.

Il se rendit donc à son bureau, sur lequel trônait un micro-ordinateur qui faisait sa fierté, à son âge, et, après l'avoir lancé, il compulsa le *Journal officiel des Communautés européennes*, sur le site EUR-Lex à l'adresse <http://europa.eu.int/eur-lex/fr/oj>.

Pas de doute ! La directive était claire : dorénavant, et dès que celle-ci serait transcrite en droit national, ce qui ne devait pas tarder, il ne serait plus possible d'enfermer des septuagénaires, sauf pour viol (mais, à cet âge... !) ou crime (ou tentative) clairement définis.

Un étrange sourire parcourut le visage d'Henri. Il se remémora le jeune gisant dans sa flaque de sang tout à l'heure et ne put s'empêcher d'établir un parallèle avec la vacuité de son parcours. Est-ce que tout désir, est-ce que

toute forme de goût pour la vie avait à ce point disparu de son existence ?

Ça valait peut-être la peine de tenter l'expérience avant de disparaître. Pourquoi avait-il respecté les normes sociales au point de n'avoir finalement pas eu de personnalité ni de choix véritable pour conduire son destin ?

Plus de liberté au regard des conventions aurait peut-être donné à sa vie plus de plénitude ?

Il devait en avoir le cœur net, et ce, dès que possible ! Après tout, que risquerait-il désormais ?

Le sang se mit à bouillonner dans ses artères, tandis que son rythme cardiaque s'accélérait à cette perspective.

C'est alors qu'apparurent dans son imagination les visages juxtaposés de sa mère et de sa femme, sévères.

Et des mots emplirent son esprit :

— Henri ! Avec ton éducation ! Et ton milieu ! Et à ton âge ! Qu'est-ce qui te prend ? Une crise de sénilité précoce ?

— Tiens, voilà mon *surmoi* qui se manifeste, identifia-t-il.

C'est vrai que sa mère comme son épouse avaient mené des vies rectilignes, entre devoirs et dévotions. Et, honnêtement, Henri dut convenir qu'il s'en était bien trouvé : elles l'avaient fidèlement servi en assumant tous les devoirs de leurs charges sans jamais se plaindre. Y avaient-elles trouvé du bonheur ? Il n'en avait jamais trop rien su, coincé entre son propre égoïsme et leurs conventions.

Et lui ? Il se demandait si l'absence de malheur n'était pas en soi, déjà, du bonheur ?

Peut-être ! Mais de quoi était-il sûr, au fond, arrivé à cet âge ? Sur quelles expériences pouvait-il s'appuyer pour vérifier si sa vie avait été vraiment pleine ?

Ce qui se passait depuis ce matin était peut-être un déclic, ou un signe du destin, qui l'incitait à passer à l'action.

Il éteignit son micro-ordinateur et resta assis à son bureau, laissant ses pensées vagabonder.

Celles-ci évoquèrent d'emblée ses copains. Le grand André, dit Dédé, d'abord. Ils avaient grandi ensemble et, après de multiples bagarres de gosses, étaient devenus inséparables.

Lui avait fait carrière à EDF, d'abord sur les lignes, puis dans les bureaux. Mais Henri ne le voyait plus autant qu'avant, sauf au café, parce qu'il n'était pas veuf et que ça compliquait les relations.

Cependant, heureusement, il y avait aussi Jean-François, qui était devenu avocat et était resté célibataire.

Tout le monde se demandait pourquoi, alors qu'Henri était le seul dans la confidence : leur copain était homosexuel. Pas de quoi fouetter un chat à notre époque mais, dans leur génération, cela faisait partie des choix qu'on n'affichait pas.

Celui-là, il continuait à le voir assez souvent, d'abord parce qu'en vieillissant ce dernier se retrouvait aussi seul, mais également parce que leur relation était facilitée depuis le décès de l'épouse d'Henri qui, confusément, n'aimait pas Jean-François.

« Tiens, je vais lui téléphoner pour savoir s'il est au courant de LA nouvelle », décida Henri et, s'emparant du combiné qui siégeait sur le bureau, il composa le numéro de son ami.

Malheureusement, celui-ci plaidait en province, au dire de son assistante.

Il remit donc ce projet à plus tard, et décida de faire sa toilette et de s'habiller d'une manière plus recherchée qu'à l'accoutumée avant de sortir pour l'Aventure.

*

Il se leva pour se rendre dans la salle de bains et, pour la première fois depuis bien longtemps, examina d'un regard critique l'appartement dans lequel il avait vécu si longtemps avec sa petite famille.

Celui-ci, composé de trois pièces principales, était assez vaste puisqu'il accusait une superficie de l'ordre de 75 mètres carrés d'après le bail.

On y accédait par un vestibule dans lequel trônait une comtoise, ouvrant sur la vaste salle de séjour faisant office de salon et de salle à manger, meublée dans le style rustique qu'affectionnait sa défunte femme. Au mur, les papiers peints défraîchis, surtout au-dessus des radiateurs, reproduisaient des motifs floraux assez gros et tourmentés d'une autre époque, contribuant à accentuer le caractère sombre que d'étroites fenêtres donnaient déjà à la pièce, à ce qu'il apparut au regard soudain sans complaisance d'Henri. Dans un coin, son bureau, avec son matériel. Et, face au canapé, un vieux téléviseur. Deux fauteuils de style rustique très confortables complétaient le coin salon.

Un couloir, que ce dernier emprunta, ouvrait depuis l'entrée sur le reste de l'appartement. À droite sur une chambre, au fond sur une autre chambre, celle de sa fille, restée intacte depuis le mariage de cette dernière, c'est-à-dire meublée comme une chambre de jeune fille et avec une poupée en majesté sur la couette du lit. À gauche sur le bloc sanitaire, aveugle, comprenant la salle de bains et les W-C. Puis enfin sur une petite cuisine gentiment aménagée, avec ses appareils culinaires et son électroménager, dont la fenêtre ouvrait sur la cour intérieure de l'immeuble.

Henri n'avait jamais songé à déménager pour devenir propriétaire et, de ce fait, il avait pu accumuler un pécule respectable qui fructifiait à la banque, lui assurant la tranquillité pour sa retraite. Ce mode de vie lui avait permis d'aider sa fille qui, elle, avait décidé d'acquérir son logement.

Machinalement et prolongeant sa réflexion vers ce qu'il allait entreprendre, il se rendit dans la salle de bains, éclairant tout sur son passage par besoin de luminosité, se déshabilla et prit une douche.

Puis il rejoignit sa chambre, choisit soigneusement un pantalon gris confortable, à pinces pour masquer son petit bidon, une chemise blanche et une veste chinée avec une cravate bleue assortie ornée d'un écusson. Enfin, il chaussa des socquettes bleues sous ses escarpins noirs bien cirés.

Il retourna ensuite dans la salle de bains, pour le coup de peigne final, et ne put s'empêcher de se retrouver une certaine jeunesse en contemplant son image dans la glace : il y avait si longtemps qu'il n'avait pas fait l'effort de s'habiller !

Son visage ridé portait des traits encore fins, malgré un léger double menton.

Le cheveu, rare et gris, était ramené en arrière, dégageant un grand front qui surplombait des arcades seulement marquées par des sourcils grisonnants. C'est-à-dire qu'ils laissaient deviner la couleur noire des cheveux d'antan.

Dans les orbites, à la rondeur soulignée par de légères poches dans leur partie basse, prenaient place deux magnifiques yeux bleu ciel qui faisaient l'orgueil de leur propriétaire.

Le teint était mat et les lèvres fines. La dentition encore complète et bien implantée, malgré un léger jaunissement et quelques plombages.

Bref, on pouvait considérer qu'il n'était pas mal pour son âge.

C'est du moins ce qu'il se dit en franchissant la porte de son appartement, d'un pas décidé.

Il ne savait pas vraiment, à cet instant, ce qu'il voulait faire, mais il sentait bien, obscurément, qu'il lui fallait *se bouger*.

Dehors, la pluie avait cessé de tomber. Et Henri se sentait fringant, ainsi mis.